LA BELGIQUE REPREND CONTACT AVEC LE CONGO

DISCOURS

DE

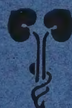
M. ÉMILE FRANCQUI

Ministre d'État et Président de la C. B. M. C.

ET

M. LOUIS FRANCK

Ministre des Colonies.



A BORD DE L' « ALBERTVILLE »

7 MARS 1919
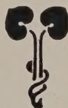
LA BELGIQUE REPREND CONTACT AVEC LE CONGO

DISCOURS

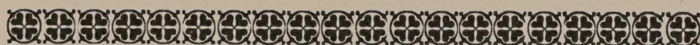
prononcés, à l'occasion du retour à Anvers
du steamer « Albertville »
de la Compagnie Belge Maritime du Congo
après plus de quatre années d'absence,

par M. Émile FRANCQUI,
Ministre d'État et Président du C. B. M. B.

et M. Louis FRANCK,
Ministre des Colonies.



A BORD DE L' « ALBERTVILLE »
7 MARS 1919



DISCOURS DE M. FRANCQUI (1)

MINISTRE D'ÉTAT,
PRÉSIDENT DE LA COMPAGNIE BELGE MARITIME DU CONGO.

Vous aurez remarqué, Messieurs, l'heureuse coïncidence qui fait que le premier bateau du Congo rentrant à Anvers, porte le nom de notre souverain : sur nos champs de bataille comme dans la brousse africaine, le nom de notre glorieux Roi demeure toujours le symbole vivant de la patrie. C'est sous son égide que se nouent les relations entre la mère-patrie et notre colonie.

Au Roi, Messieurs, va notre admiration pour l'exemple inimitable de droiture, de désintéressement et de courage qu'il nous a donné. A Lui va notre reconnaissance pour la place d'honneur que cet exemple a procuré à la Belgique parmi toutes les nations du monde. *(Longs applaudissements.)*

C'est avec émotion que nous accueillons nos compatriotes : soldats, fonctionnaires et commerçants ramenés au pays par l' « Albertville », après une séparation de quatre ans et demi. Mais les vides que nous observons parmi eux nous étreignent le cœur. Combien ont succombé en Afrique, frappés par les balles ennemies, terrassés par la maladie. Nous saluons ces victimes du devoir comme les dignes frères des défenseurs d'Anvers, de l'Yser, de Liége et de nos libérateurs de l'armée des Flandres. *(Applaudissements.)*

Leur sacrifice n'a pas été inutile : le sang versé sous l'équateur a contribué à la libération de la patrie autant que celui qui a été répandu en Europe. *(Bravos.)*

Nous sommes heureux de voir au milieu de nous Monsieur Franck, ministre des Colonies, qui a payé d'une longue détention en Allemagne son énergie à combattre la politique anti-nationale de nos ennemis pendant l'occupation. *(Bravos.)* Nous avons la certitude qu'il mettra au service de nos pos-

1. D'après la sténographie.

sessions africaines la belle vaillance dont il a fait preuve durant la guerre, et qui a été pour tous une vivante leçon de patriotisme. L'avenir de la Colonie repose en des mains sûres.

Nous regrettons que Monsieur le ministre de la Marine n'ait pu se rendre à notre invitation. Monsieur Renkin a géré pendant de longues années notre empire africain; il l'a réorganisé à tous les points de vue, tenant les promesses solennelles faites par la Belgique; il a amélioré la condition des indigènes; il a fait disparaître les préventions que rencontrait l'idée coloniale. Il aura hâté l'heure où les sacrifices, consentis par les Belges en faveur du Congo, vont leur procurer une heureuse moisson.

Dans un moment comme celui-ci, le souvenir du général Thys s'impose à la pensée. Il n'a pas seulement eu le mérite d'avoir été l'un des premiers apôtres de l'idée coloniale, à l'heure où la masse du peuple ne voulait pas écouter les paroles nouvelles; il a été par ses œuvres un des fondateurs de la Colonie; il a créé les premiers organismes qui ont mis ses produits en valeur; il l'a dotée d'un chemin de fer, sans lequel cette richesse fût restée stérile. Il conduisait les destinées de la Compagnie belge maritime du Congo, qui fête aujourd'hui ce renouveau plein de promesses. Le nom de Thys est à jamais attaché à l'histoire du Congo belge. *(Applaudissements.)*

La Compagnie belge maritime du Congo a payé dans son personnel et dans son matériel un lourd tribut aux risques de la guerre. Son vapeur « Elisabethville » a été torpillé par un sous-marin allemand. Nous devons rendre un hommage tout particulier aux membres de l'équipage qui ont perdu la vie dans cette catastrophe. Le capitaine du navire s'est montré au dessus de tout éloge par son sangfroid et sa conduite courageuse. *(Bravos.)*

Messieurs, en prenant la décision de rétablir les communications directes entre Boma et Anvers, la Compagnie belge maritime du Congo n'ignorait pas qu'il en résulterait pour elle de nouveaux sacrifices. Elle n'a pas voulu se dérober à

ce qu'elle considérait comme un devoir de patriotisme. Elle a tenu à apporter sa pierre à l'édifice de la restauration de la Belgique. Toute sa conduite pendant la guerre a d'ailleurs été inspirée par les mêmes sentiments. Notre Compagnie a cherché avant tout à maintenir les relations entre la Colonie et l'Europe; c'est pourquoi elle a continué régulièrement son service habituel au lieu de chercher dans des transports plus rémunérateurs l'occasion de réaliser de plantureux bénéfices. *(Applaudissements.)*

Messieurs, jamais peut-être le concours que la mère-patrie peut attendre de la Colonie n'a été plus important et plus immédiat qu'en ce moment. La Belgique, à la suite des dévastations et des pillages dont elle a été le théâtre et la victime, se trouve dans une situation des plus critiques. Dans tous les pays épuisés par la guerre, il se manifeste une tendance à réserver le marché intérieur à la production nationale. Quel que soit le nom dont on les décorera, des barrières protectionnistes vont s'élever autour de nos frontières et rendre difficile à nos industriels et à nos commerçants le rétablissement des relations d'affaires qu'ils s'étaient créées avant la guerre. Lorsque notre industrie aura pu se réorganiser, qu'elle aura rétabli ses installations et reconstitué ses stocks de matières premières, elle aura perdu tous les débouchés qu'elle s'était laborieusement acquis et elle se trouvera devant la tâche immense de refaire sa clientèle extérieure.

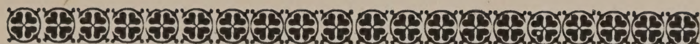
Une telle œuvre, Messieurs, ne se réalise pas en un jour. Nous pouvons tout espérer de l'activité et de l'habileté de nos compatriotes; mais il faut que nous leur donnions les moyens d'atteindre les résultats de leur travail et de leurs efforts. Il faut que pendant la période de transition, qui s'écoulera entre la restauration des usines et la réorganisation commerciale de notre industrie, celle-ci puisse immédiatement écouler les produits de sa fabrication. Le Congo est un vaste champ qui s'ouvre à notre activité si nous savons faire ce qui est nécessaire pour le mettre en valeur. Notre

industrie y trouvera d'inépuisables débouchés si nous consentons à faire les sacrifices indispensables à son développement. Grâce à la prévoyance du grand souverain qui nous en a assuré la possession, la Colonie aidera à sauver l'industrie belge dans les difficultés actuelles et continuera, pendant une période dont on ne peut prévoir le terme, à lui offrir des possibilités illimitées d'extension.

Le Gouvernement n'ignore pas les difficultés dans lesquelles nous nous débattons. La présence parmi nous de M. le ministre des Colonies nous donne l'assurance que nous pouvons tout attendre de lui. Nous pouvons avoir confiance dans le Gouvernement et être persuadés qu'il ne négligera rien pour le développement du Congo, dont notre patrie sera la première à tirer profit.

Messieurs, depuis la guerre, ce n'est jamais sans émotion que nous prononçons le mot *Patrie,* dont nous avons, dans les douleurs de l'oppression, appris à savourer la douceur, au moment où le ravage de la Belgique se perpétrait sous nos yeux. Votre cœur, chers compatriotes, revenus dans vos foyers, bat à l'unisson du nôtre. Nous aimons cette patrie de toute notre âme et pour elle aucun sacrifice n'a paru trop lourd. Continuons, chacun dans notre sphère, à lui donner sans compter le concours de notre dévouement. Travaillons sous cette seule inspiration, sans nous inquiéter de ce qui peut être fait autour de nous, ni des critiques ni des dénigrements qui n'épargnent jamais ceux qui agissent. Ainsi, nous aurons l'indicible satisfaction de voir renaître cette patrie. Soutenue par le travail de la métropole, la Colonie se développera de plus en plus; les échanges commerciaux de l'une et de l'autre se multiplieront. De cette manière se réaliseront les intentions des créateurs de notre empire africain, et les sacrifices des coloniaux belges produiront leurs fruits pour le bien général.

C'est dans cette pensée que je lève mon verre à la Belgique glorieuse et à la Colonie prospère. *(Applaudissements prolongés et acclamation.)*



DISCOURS DE M. LOUIS FRANCK [1]

MINISTRE DES COLONIES.

Messieurs,

VOUS venez d'entendre un admirable langage, un langage qui parle à nos cœurs, qui évoque en termes sobres et saisissants tous les problèmes de l'heure. Nous venons de traverser une période de crise sans pareille : les accents tragiques de la grande guerre vibrent encore autour de nous. Et, pourtant, malgré les dangers que nous avons courus et les sacrifices énormes qu'il a fallu faire, on peut se demander si les difficultés et les périls qui nous entourent aujourd'hui n'apparaissent peut être pas aussi difficiles à surmonter que ceux d'hier.

La Belgique, à la veille de cette guerre, était la sixième puissance économique du monde : elle avait des marchés dans tout le vaste univers; elle développait chez elle une fécondité et une prospérité sans exemple. Nous allons reparaître sur cette scène mondiale — Dieu sait au bout de combien de mois, — pour trouver devant nous une transformation complète de toutes les conditions de concurrence! La production générale développée, la production de l'acier en Angleterre doublée, la France devenue une grande nation industrielle, les capitaux ayant changé de mains, des pays neutres qui, hier, ne comptaient pas, devenus des puissances économiques de premier ordre. Et chez nous des éléments qui entravent la reprise des affaires : la destruction de notre matériel industriel, le chômage qui dure, les relations avec notre clientèle rompues depuis bientôt cinq ans; le protectionisme menaçant, et enfin, cette lassitude qui pèse sur les esprits comme si les énergies avaient de la peine à se réveiller, comme si, après avoir fait de si grands et de si nobles efforts,

1. D'après la sténographie.

il y avait des ressorts qui s'étaient détendus dans les hommes eux-mêmes. Que de problèmes ! Et pourtant, il faut se redresser et il faut vivre. Ce ne serait pas la peine d'avoir fait ce qui a été accompli dans ce petit pays si grand par son caractère et son héroïsme, s'il ne pouvait se ressaisir, se mettre définitivement et énergiquement à l'œuvre, et quelque rudes que soient les difficultés de la tâche, marcher de l'avant et reconquérir notre place dans le monde. C'est parce que cette âme de volonté et de courage vibre dans ce que vient de dire Monsieur le ministre d'Etat Francqui, que je salue son discours.

Messieurs, on parle sans cesse à nos populations de toutes les souffrances endurées. On lui montre les pertes qu'elles ont subies. On lui montre ce qu'il y a d'insuffisant et d'imparfait dans ce que l'on entreprend. Mais le véritable langage qu'il convient de parler aujourd'hui, ce n'est pas de se désoler sur ce que nous avons souffert et sur ce qui nous manque encore, mais de rappeler ce qui serait advenu du pays si la guerre avait encore duré un hiver, ce qui serait advenu de la Belgique si la bataille avait, comme une rafale de feu et de sang, passé sur tout notre territoire et ce que serait le pays si la victoire avait été autre qu'elle n'a été. *(Applaudissements.)*

Il est en vérité temps d'en finir avec ce langage de défaitisme et de mollesse morale que nous entendons sans cesse autour de nous. Celui de nous — de ceux qui sont ici ou de ceux qui sont au dehors, et surtout de ceux qui ont le don de la parole et qui ont l'honneur de tenir une plume, — celui qui dit en ce temps critique, un mot qui ne soit pas un mot de courage, n'est pas un bon citoyen. *(Applaudissements répétés.)* Messieurs, en parlant ainsi, je ne défends pas le Gouvernement ou sa politique ! C'est l'intérêt du pays, son avenir et les conditions même de sa vie auxquels il faut songer. C'est pour eux qu'il faut réagir contre la crise des volontés et contre cette fatale erreur qui, dans l'apathie et de stériles critiques, attend du gouvernement des miracles qui dépassent de loin sa puissance et ses ressources, ou par

les indemnités de guerre, des compensations qui, pour larges qu'elles doivent être, ne nous rendront pas une seule heure que nous avons perdue à semer le découragement, ou à formuler de vaines récriminations. Certes, il faut signaler les erreurs, certes il faut le contrôle de l'opinion et de la presse. Mais il faut en toutes matières, à cette heure grave, un esprit de collaboration, une volonté de concours et d'entente, un apostolat d'énergie, d'endurance et de courage. Quelles que soient les entraves, nous devons tenir bon, nous devons nous remettre debout, nous devons triompher. Nous triompherons. (*Acclamation.*)

L'élément moral est aussi essentiel qu'à la guerre. L'état d'âme qu'il nous faut entretenir aujourd'hui, qu'est-il donc, sinon la prolongation de l'admirable esprit qui, pendant plus de quatre ans, n'a cessé d'animer et de soutenir, à l'Yser, nos glorieux soldats dont je suis heureux de saluer les chefs présents... (*La parole de l'orateur est couverte par les acclamations.*) De même, dans la longue résistance que nous avons dans le pays, pendant l'occupation, opposée à l'envahisseur, l'attitude morale a été exemplaire. Nous n'avons pas regardé si l'un agissait mal ou si l'autre pouvait mieux se conduire. Une pensée nous a animés : ce qu'il fallait faire pour sauver la Belgique; nous avons oublié nos amours-propres, nos préjugés, nos intérêts; nous n'avons voulu voir que l'effort constructif, l'entente, et l'âpre volonté de tenir malgré tout. C'est dans cet esprit encore que tant de vaillants ont lutté là-bas en Afrique, dans le silence des nuits africaines et sous le soleil si dur; loin de tous, mais indomptables. (*Appl.*)

Ceux de la résistance militaire et ceux de la résistance civile, nous n'avons pas fait tous ces efforts pour voir notre œuvre compromise par l'attitude que prennent aujourd'hui certaines gens.

Messieurs, où peut-on mieux tenir ce langage qu'à cette place, à bord de ce navire qui, comme tout navire, représente une noble expression de la puissance de l'énergie hu-

maine, de liberté et d'initiative, et tout spécialement en ce jour où pour la première fois depuis si longtemps, sous son nom évocateur de grandeur il vient rétablir le lien entre notre magnifique empire africain et notre métropole belge.

Le Congo et Anvers, avec l'industrie et le commerce de nos classes ouvrières, ce sont les pierres d'assises sur lesquelles nous allons rebâtir la Belgique nouvelle.

Vous n'avez pas eu tort, Monsieur le Président, de faire appel au Gouvernement pour l'œuvre coloniale. Je ne suis pas un nouveau venu en matière coloniale, j'ai défendu la reprise du Congo et j'aime la colonie de toutes les forces de mon cœur. Un pays qui s'enferme dans un territoire étroit finit par perdre la vision juste et large sur le monde pour ne plus voir que ses querelles et ses clochers. Un peuple, comme un homme, ne vit réellement que quand il a, en dehors de ses intérêts immédiats et journaliers, la préoccupation qui associe ses œuvres à l'œuvre durable des générations. *(Appl.)*

C'est une magnifique épopée pour ce petit pays d'avoir entrepris de développer économiquement et moralement ce vaste empire qui entoure l'équateur d'une ceinture de forêts et de fleuves.

Quand je songe que pendant cette guerre, la Belgique a poussé le chemin de fer du Katanga jusqu'à Bukama, le chemin de fer des Grands Lacs jusqu'au Tanganyka, qu'une voie unit le Cap à Boma, que le trans-africain est realisé, puisqu'il est possible de voyager par des moyens modernes — chemin de fer et navire à vapeur — de Zanzibar à Banana, et cela quarante ans à peine après que Stanley mit deux ans à traverser l'Afrique et que, dans cette vaste entreprise, la Belgique a eu une très grande part, j'en suis fier pour mon pays. Et j'ai peut être le droit de dire que les qualités d'énergie, de combativité et d'endurance, qui ont fait merveille au cours de cette guerre, étaient en germe et se révelaient tous les jours dans cette grande œuvre africaine. Il n'y avait que cette différence que, pour le Congo, seuls quelques uns comprenaient, tandis qu'il a suffi de toucher au sol sacré de la

patrie pour que le peuple entier ait compris. Mais maintenant n'oublions plus jamais, ni ici, ni là bas, que c'est le ressort moral qui importe *(Applaudissements.)*

Messieurs, la Compagnie belge maritime du Congo, dont nous sommes les hôtes, a très noblement compris quel était son devoir au point de vue colonial. Elle a eu une conduite véritablement excellente. Dans un monde, qui, à côté de la noblesse et de l'héroïsme, a vu déborder les appétits matériels et intéressés, où tandis que le sang coulait à flots dans les tranchées, on a vu couler l'or dans certaines caisses et des bénéfices absolument déplorables se réaliser aux dépens de la communauté, la Compagnie belge maritime du Congo peut s'honorer de n'avoir eu en vue que le service pour lequel elle a été créée. Elle a voulu sciemment et dès le début, réduire ses bénéfices en temps de guerre à 5 p. c. d'amortissement sur capital et 5 p. c. de dividende sur les fonds engagés dans l'entreprise. Elle n'a même pas réussi : elle sort de la guerre les mains nettes. Je la salue hautement. *(Applaudissements.)*

Je rends hommage à son conseil d'administration, et comment oublierais-je de nommer tout particulièrement, l'un de ses membres, un de mes plus anciens amis, un des plus nobles cœurs que j'ai connus, que nous n'avons pas le bonheur d'avoir ici parmi nous, bien qu'il soit à bord, et qui, animé de ce souci de désintéressement pendant tout le temps de la guerre, à Londres, a continué à s'occuper de la Compagnie : Monsieur Charles Le Jeune. *(Applaudissements.)*

Comment, Messieurs, ne pas remercier particulièrement M. Francqui, Président du Comité de la Compagnie. Il a eu raison d'évoquer la grande figure du général Thys. Quand nous aurons rendu — ce qui est le premier devoir — les hommages et les honneurs qui sont dûs à nos soldats de Belgique et d'Afrique : quand nous aurons rendu les hommages dûs à ceux qui ont été les chefs et les collaborateurs de l'œuvre de résistance civile dans le pays, j'ai l'intention — et je considèrerai comme un devoir — d'inviter tous ceux qui l'ont

admiré et qui l'ont aidé, qui ont été ses collaborateurs et ses amis, à s'associer à moi, pour que de la vie et du noble exemple du général Thys, il reste autre chose que des éloges qui passent et que nous consacrions par quelque souvenir digne de lui, la mémoire de ce grand Africain. *(Applaudissements prolongés.)*

Je l'ai beaucoup vu au début de la guerre, à la fin de 1914; il n'a connu que les heures de la défaite. Peu de cœurs ont saigné comme le sien. Mais jamais il n'a désespéré. Notre seule consolation de l'avoir perdu trop tôt est de voir qu'à la place qu'il a occupée, est assis mon voisin, le ministre d'Etat Francqui qui, dans cette longue lutte de la résistance à l'intérieur, a marqué sa place au premier rang. J'ai vécu plus de trois ans et demi, jusqu'à mon départ pour l'Allemagne, presque côte à côte avec lui. Je puis rendre témoignage de sa sagacité, de sa persévérance, de son énergie indomptable, dans cette grande œuvre du Comité National de Secours et d'Alimentation, par laquelle le pays a pu vivre; elle a été aussi comme un véritable gage de paix sociale, car elle a montré aux classes populaires ce qu'on peut attendre pour le bien général, des dirigeants de notre grande industrie, de notre commerce, de notre finance. Explorateur hardi du Katanga, brillant officier remplaçant van de Kerckhove dans l'expédition de l'Uele, Consul général de Belgique ouvrant la Chine à nos entreprises, capitaine d'industrie conduisant nos grandes affaires, il s'est montré au cours de cette guerre, un conducteur d'hommes et un des sauveurs du pays.

Je lève mon verre à la Compagnie belge maritime du Congo et au président Francqui. *(Acclamations.)*
